 Julie

Julie, disposait doucement ses jambes au soleil du printemps et parlait à une amie d’enfance qui ne lui déplaisait pas. Julie observait, sous un chapeau de paille, chaque détail des maisons, des balcons et des jardins de la ville. Laeticia, avec son innocence d’élève appliquée, lui avait soufflé cette idée, d’une après midi vagabonde, dans son dernier devoir de français qui racontait simplement une rencontre curieuse, au parc bordelais.

Le parc, plus petit que par le passé, rassemblait doucement ses souvenirs, ou les arbres sans âge, gardaient les mêmes courbes et les mêmes mystères. Ils n’étaient jamais trop grands, quand, petite, elle jouait à la ronde. Elle pouvait s’allonger à leur pied et deviner les nuages qui passaient trop vite les mercredis de grand vent, ou y observer, presque grave, des cortèges d’insectes grimper vers le ciel et ne jamais redescendre.

Le parc avait ses secrets : les bancs de bois rouge et pierres blanches, tout le long d’une allée qui filait sans détours vers le lac, les bosquets qui semblaient immenses, la petite maison sombre des gardiens que les enfants tenaient prudemment à l’écart de leur jeu. Le parc avait aussi ses territoires, terriblement ouverts les dimanches, aux inconnus de passage. Celui de son enfance, presque à l’entrée de l’avenue, pouvait facilement être défendu par quelques chaises et le sentier tracé par bien des promenades ; la pelouse y restait verte, même en été, à l’ombre des immenses platanes protecteurs et tout proches, à quelques mètres. Pour les jeux, on savait bien à l’avance: d’abord les ballons, puis le saut à la corde, et ensuite, quelques parties de cache-cache où l’on quittait un peu le territoire, sans perdre de vue les ballons posés sur les chaises, disposées en cercle, comme des sentinelles.

Julie laisserait passer tout le dimanche, comme un jour ordinaire d’il y a si longtemps, ferait confiance à cette journée ou le ciel hésitait encore depuis les averses tièdes de la nuit. La pluie présenterait des avantages, les imperméables, boutonnés affineraient les silhouettes et cacherait au moins les cravates; elle pourrait ainsi rester plus objective et s’en tiendrait donc à l’allure générale. Elle devinerait les plus hésitants qui contournent les flaques, évitent l’herbe mouillée et brillante : ceux là étaient éliminés à l’avance, trop de prudence ne lui convenait pas. Elle préférait ceux que les obstacles n’effraient pas, à condition bien sûr, de vérifier discrètement qu’ils ne recherchent pas, par un jeu inutile, à traverser les rigoles et les petites mares : cette attitude immature, serait un trop mauvais présage. Elle attendait celui qui ne changeait pas de route trop futilement et regardait assez loin pour garder dans sa promenade, la même trajectoire. Elle n’était pas pressée, avait confiance, et parlait à son amie distraitement.

Parmi les premiers, un jeune homme pas très grand et plutôt mince, comme les universités modernes les proposent vers la fin des études, avec un ciré de marin, neuf, à la mode. Il regardait à peine le parc, sûrement pas les nuages, et devant le massif de narcisses mauves et blancs, Julie l’avait même surpris à presser le pas. Il était presque de son âge et comptait sans doute déjà dans sa tête, ses prochaines affaires. Julie l’avait quitté pour passer à autre chose, un homme plus grand avec une moustache blonde qui lui évitait presque d’être banal, portant un cartable impeccable qu’il balançait rapidement d’avant en arrière. Il regardait vaguement les pelouses de temps en temps, s’était intéressé une seconde à un col vert veillant sur une patte, mais trop vite au goût de Julie, qui l’avait jugé trop pressé, trop élégant, trop indifférent au parc et à ses mystères. La suite du défilé ne la concernait pas. Trop de vieux, trop de jeunes, trop de démarches maladroites, inquiétantes ou ennuyeuses, insignifiantes. Elle attendrait encore, répondant à son amie par des phrases banales, assez courtes mais toujours amicales. A quinze heures, il y eu une pause, Julie se retrouva seule, avait relâché sa surveillance, cherchant même à fermer les yeux quelques minutes, pendant que le soleil de mai, patientait, derrière un tilleul centenaire.

Paul, n’avait rien de particulier à faire de cet après midi là, et avait donc jugé utile cette sortie jusqu’au parc, encouragé, par sa fille qui célébrait ses quinze ans dans toute la maison. Il s’amusait à suivre du regard les ballons multicolores qui filaient sur les pelouses pour le plaisir de remonter aux fous rires des enfants et plus tard, aux mamans tranquilles, qu’il détaillait parfois comme ses modèles. Paul risquait parfois un croquis, quand un ensemble particulièrement réussi et charmant croisait son vagabondage. Comme à l’atelier, sans le savoir, les mamans prenaient alors parfois la pose , en regardant plus loin, ralentissant légèrement le pas, un peu redressée. Quelques secondes suffisaient à Paul pour capturer cette image avant de refermer son carnet et jeter un dernier regard à cette équipe familiale dont il ne saurait rien de plus. Mais aujourd’hui, il lui fallait un autre jeu, moins rapide pour cet après midi très agréable.

Julie devenue seule, dormait vaguement remettant à plus tard d’autres repérages. Sa silhouette plutôt fine, tranchait nettement par sa robe rouge dans le parc émeraude de la ville. Son petit chapeau jaune ou blanc, cachait un peu son visage qui souriait, peut être d’une rêverie.

Paul était à quelques mètres, une dizaine, et tout en dessinant, cherchait le prénom de ce nouveau modèle. Julie ne dormait plus et regardait, appliquée et attentive à ne pas effrayer l’artiste se prenant doucement dans la toile. Elle ne bougeait plus, et respirait à peine un peu plus vite, pour souligner davantage sa petite poitrine. Il avait souri, à cause du soleil qui achevait le tour de l’arbre et le mettait en pleine lumière. Il devait être assez grand, peut être quarante ans, avait le visage rassurant, et s’habillait simplement d’un pull vert et bleu. Paul, calmement, continuait le portrait de Julie et comme on s’approche d’un oiseau, avait gagné du terrain, d’un pas, et puis d’un autre. Ils pouvaient maintenant se parler mais gardaient ce moment inévitable pour tout à l’heure. Paul aurait la parole à la fin du dessin, Julie le savait et attendait sans impatience.

* Le problème, c’est le chapeau en paille, un peu grand, mais j’y arriverai tout de même
* Vous n’avez pas de chance, toute la semaine j’ai mis un béret très léger et sûrement plus facile. Ce dessin, il est pour moi, non ? Vous me le donnerez, et je ne dirai rien.

Paul continuait, concentré sur le croquis, sans rien dire, peut être avec un leger sourire. Julie regardait plus loin vers la cime des arbres.

* Voilà, ce sera pour vous mais je dois finir à l’atelier, si vous passez, vendredi, 10 rue des ormeaux, c’est à côté. Je m’appelle Paul Langereau. Je dessine pour le calendrier des écoles Paul Doumer, vous serez sans doute le mois d’avril ou le joli mois de mai.

Paul avait parlé sans émotion, s’était montré amical, un peu distant. Le chapeau suffirait pour faire connaissance, il finissait doucement, prolongeant, ainsi un peu ce plaisir d’une belle rencontre. Julie regardait le ciel, poursuivait les nuages distraitement, et profitait de ce délice inconnu d’une pose impromptue et légère.

* Ce sera parfait, j’aime surtout le mois d’avril qui a bien plus de caractère et qui ne se découvre pas si facilement.

Et puis Paul était parti en lui serrant la main avec un sourire tranquille, un peu désinvolte. Julie cherchait un peu dans sa tête, la rue des ormeaux, tout à coté du parc. Elle passerait vers 18 heures, calculait déjà sa première phrase, s’habillerait en rouge, garderait son chapeau et jouerait sûrement l’indifférente. Paul s’était retourné et d’un signe de la main, avait bouclé son affaire.

Et si c’était un rêve ? Julie avait conclu, par hasard, en fermant les yeux et presque sans une phrase, un rendez-vous plein de promesses. Elle avait décidément bien de la chance.

Aucune pluie n’était venue la distraire, la nuit fut monotone et trop longue. Elle terminait, le matin, des corrections ennuyeuses jusqu’au devoir de Laetitia, sa conseillère en promenade au regard léger, assise le plus souvent au premier rang de la classe. Laetitia d’une belle écriture, décrivait cette fois la vie hasardeuse d’un artiste distrait, dessinant tous les soirs, des chats sur les toits de la ville. Elle laissa passer avec indulgence quelques fautes inévitables et sourit à ces chats cabotins qu’elle imaginait choisissant une pose, pour figurer parmi tous les autres, au milieu d’un dessin. Julie annota la copie, pour affirmer à Laetitia que les chats étaient, généralement bien trop sauvages pour prendre la pose, et que son artiste devait sûrement faire bien vite pour les capturer au bout du pinceau. Elle récompensa Laetitia d’une note excellente et d’un commentaire encourageant. Elle dessina même un petit chat rieur à côté de la note.

Jeudi à 15 heures, Julie entra dans la classe, remis avec légèreté les devoirs soigneusement classés et termina par Laetitia.

* J’ai bien aimé ton histoire, tu dessines des chats ?
* Pas moi, Madame.

Elle ne fit pas d’autres commentaires, à peine un sourire. Le cours de français fut plus léger et plus drôle que d’habitude, Julie parlait avec passion du futur antérieur et ponctuait tous ses exemples de chats et d’animaux bizarres que, seules, Julie et Laetitia pouvait connaître. Elle quitta le collège à 17 heures, s’arrêta auprès de Guilaine, une collègue, professeur d’espagnol, pour éprouver sa tenue rouge et son chapeau trop grand pour elle.

* pas mal, tu as de l’allure : Tu vas lui plaire.

Julie, en était sure, mais voulait surtout qu’il lui plaise.

Vendredi, vers 18 heure, Paul avait ouvert, dés la première sonnerie, mais sans impatience. Il accueillit Julie, sans façon, d’une phrase assez brève qui voulait mettre à l’aise, presque familière. Paul avait repris le dessin, sur une toile plus grande. L’atelier sans désordre apparent, lui ressemblait, avec des lignes nettes, organisées, avenant. On pouvait facilement s’y sentir invité. Le dessin lui semblait juste, son visage grave sans être triste, sa robe un peu plus courte, ses jambes croisées sagement sur la chaise lui rappelait la scène de chasse organisée la veille. Julie attendait le moment ou elle abandonnerait son chapeau et ou inévitablement Paul dirait un compliment qu’elle espérait un peu maladroit, pour le plaisir de le savoir sincère.

Le dessin comportait un détail surprenant : un chat gris et blanc, pourtant absent de la scène, Dimanche, assis sur ses pattes arrières et qui semblait observer Julie dans le dessin.

* Vous garder votre chapeau ?

Julie savourait ce moment et répondit à cette invitation en posant le chapeau noir sur la petite table ronde.

* C’est vrai qu’il est un peu grand.
* Le chapeau vous a sauvé, je n’aurai pas su dessiner votre joli sourire.

Pas mal. Juste ce qu’il fallait, sans aucune de maladresse

- Le chat sur le dessin… il n’était pas au parc, n’est ce pas ?

C’est Dimitri, c’est le chat qui m’accompagne pour mes plus jolis modèles. Il passe vers la fin, essaye le dessin et en général reste en place quand le modèle lui plait. Il est parfois, un peu difficile.

Julie avait un peu rougi sans rien dire. Elle était restée, jusqu’à la nuit noire, racontant un peu son histoire, récitant sa semaine, et riant de sa vie aventureuse au lycée Tivoli ou les élèves, jamais insolents, traversaient parfois ses leçons comme des fantômes. Elle racontait les cours ou les adolescents indifférents tenaient gentiment à distance les romans du XVIII et où elle-même, s’imaginait bien loin de la classe. Chacun occupait son temps sans violence, avec la même complicité, sans très bien savoir ce qui les rassemblait trois heures dans la semaine. Elle s’amusait des dissertations appliquées que des élèves en difficulté présentaient impeccablement et où les titres soulignés à la règle n’étaient suivi que de quelques phrases monotones et généralement sans rapport. Elle avait raconté sa surprise d’une belle rédaction ou un artiste anonyme dessinait des chats - un peu comme celui là, et qu’elle avait bien noté, pour s’être amusée et à cause de son auteur, une élève plus douée que ses camarades, qui ne bavardait presque jamais pendant ses cours.

La soirée n’était pas ennuyeuse et passait doucement comme une promenade. Paul parlait avec des phrases courtes et parfaites, racontait l’histoire du parc Bordelais, que Julie connaissait à peine finalement. Il était discrètement sympathique, attentif et légèrement distant. Il paraissait plus grand à cause d’une façon particulière de se tenir droit, était veuf à cause d’un stupide accident, dont il ne dit rien de plus.

* C’est vrai que Laetitia écrit bien, c’est elle qui baptise mes chats de passage. Dimanche, elle m’a parlé du Parc comme d’une belle ballade, un peu pour me distraire, je crois.

* Laëtitia ?
* Oui, c’est ma fille. Elle m’a parlé du parc, l’autre soir, et des dames à chapeau qui feraient sûrement un beau mois d’avril pour le prochain almanach. Elle a bien fait, n’est ce pas ? Elle cherche à me marier, je crois bien.

Julie n’était plus à la chasse, elle observait Dimitri, impassible sur la toile, et, un instant, eu l’impression de voir, pour la première fois, sourire un chat de gouttière.